

# L'histoire de Madani...

Quand Madani connut la guerre dans toute son horreur, il avait neuf ans... Depuis quelque temps, du côté de Saint-Arnauld (aujourd'hui "El Eulma"), les moujahidins s'enhardissaient. Pour traquer les "rebelles" et contrôler une population suspectée de les aider, les Français avaient entrepris d'effectuer un "recensement". Chaque maison était à cet effet numérotée et ses habitants dénombrés. Pour brouiller ce contrôle, les moujahidins venaient la nuit effacer les numéros. Ils multipliaient les coups de main contre les patrouilles de l'armée française. Ils s'en prenaient aussi aux colons qui occupaient les meilleures terres et qui, le plus souvent, exploitaient, méprisaient, humiliaient les paysans algériens.

Près du Village de Madani, un colon était établi sur un domaine de 300 hectares. Cette terre avait été attribuée à son arrière-grand-père, en vertu de la loi du plus fort, par le Général Bugeaud qui "colonisait" l'Algérie, ce que la grande majorité des Algériens ignorait. Comme tous les colons, il employait la "main d'œuvre" algérienne au moment des récoltes et pour les gros travaux. Lui-même travaillait dur, mais il s'enrichissait tandis que ses employés, payés en nature, ne pouvaient que survivre. La famille de Madani n'avait que 5 hectares de mauvaise terre...

Pour les moujahidins, de telles injustices ne devaient plus durer. Par une nuit sans lune, un commando de quelques hommes sort de sa cache, dans la montagne. Il traverse furtivement la plaine jusqu'à la propriété du colon. Chaque homme est chargé de mettre le feu, l'un au hangar, l'autre à l'étable, un autre à la ferme. Les chiens donnent l'alarme mais les hommes sont rapides et bien organisés. En un instant, tout s'embrase. Le colon, sa famille, ses domestiques, ont juste le temps de sortir de leur lit. Tout brûle, tout est détruit. Pour l'armée française, les moujahidins ne sont pas des

patriotes mais des bandits, "des fellaghas", qu'il convient d'abattre. Tout Algérien est suspecté d'être leur complice. La sympathie du petit peuple va naturellement aux combattants qui sont des fils, des frères, des cousins... Madani sait que deux membres de sa famille les ont rejoint. Comme toujours, le petit peuple se trouve pris entre le marteau et l'enclume. Chaque action des uns entraîne les représailles des autres et, après quatre années de guerre, tout Algérien l'a appris. Aussi cette nuit-là, la nuit de l'incendie, la peur envahit le village. Ce qui est redouté ne tarde pas à se produire. Les troupes françaises entreprennent, comme c'est la sinistre règle, de "ratisser" le pays pour retrouver les "fell".

De la montagne où il garde son troupeau, Madani aperçoit au loin un nuage de poussière. Bientôt il distingue une Jeep, puis des half-tracks et de camions transportant les soldats, qui se dirigent vers le village. Là, il voit des gens qui s'agitent puis disparaissent dans les maisons. En un instant, le village semble mort.

Les soldats sautent des camions, vont de maison en maison, défoncent les portes à coups de crosse de fusil, font sortir les habitants, les rassemblent sur une place. Comme pétrifié, Madani regarde le groupe formé par les villageois, il imagine ses petits frères terrorisés, accrochés à la robe de sa mère... Maintenant des hommes portant des jerricans sont poussés par les soldats. Ils ne portent pas d'uniforme. Ils vont d'une maison à l'autre. Soudain une maison s'enflamme, puis une autre, et bientôt tout le village brûle. Le spectacle est à la fois terrible et beau.

Ces hommes qui ont mis le feu semblent maintenant s'enfuir. Ils courent. Une rafale les abat. C'était des prisonniers algériens forcés d'accomplir ce crime contre leurs compatriotes... Madani vient

de comprendre à son tour comment fonctionne l'engrenage de la violence. Jusqu'à ce jour effroyable, la vie semblait dure à Madani, mais grâce à certains instants de bonheur, il la trouvait tolérable. Cette vie, Madani en reparle ainsi aujourd'hui :

Sa maison : elle n'a qu'une seule pièce. On y mange, on y dort. Le soir, il faut tout ranger pour pouvoir étaler une natte par terre. Tout le monde se couche côte à côte, le père, la mère, le dernier né puis les six autres frères. Une seule couverture pour tout le monde...

L'eau : il faut aller la chercher à la fontaine qui sert à tout le village, depuis toujours. A un kilomètre. C'est l'âne qui la rapporte dans deux jarres installées de chaque côté de son ventre. La trique le fait avancer. L'âne aussi a la vie dure.

Le pain : on ne le trouve pas chez un boulanger ! Toute la famille doit d'abord travailler la terre pour faire pousser le blé. Après, il faut le battre avec des fléaux, tamiser le grain, puis le faire moudre. C'est encore l'âne qui porte les sacs jusqu'au moulin qui est à sept kilomètres. C'est une petite rivière qui fait tourner le moulin par un système très ancien de roues et d'engrenages. Une grande roue en pierre, la meule, écrase le grain. Avec la semoule rapportée du moulin, la maman fait la pâte. Pour cuire les galettes, elle utilise de la bouse de vache séchée, mêlée à des débris de paille, que les enfants ont ramassé et stocké.

Le lait : c'est un aliment précieux. On ne le trouve pas chez l'épicier ! La famille possède un petit troupeau avec une seule vache, deux chèvres et vingt moutons. C'est Madani qui les emmène paître dans la montagne, sur des terrains pelés et brûlés par le soleil. Il retrouve ses cousines avec qui il joue tout en surveillant ses bêtes, en particulier les chèvres qui sont aventureuses et désobéissantes. Parfois, il y a des bagarres à coups de pierre avec les bergers de Mérouane, le douar voisin... Le soir, quand le troupeau est de retour, c'est la maman qui traite les bêtes et qui fait le fromage.

Les animaux dangereux : il y en a encore quelques-uns. Madani se souvient encore d'une petite aventure. Un soir, il fait presque nuit, il est allongé sur la natte, malade avec une forte fièvre. Son esprit est embrouillé, il pense à la poule que sa mère vient de tuer. Il sent bouger quelque chose contre son pied. Il imagine que c'est le chat de la maison qui traîne les boyaux de la poule, ça le dégoutte et il appelle. Sa mère accourt. Elle s'approche de Madani la petite lampe à pétrole à la main. Elle pousse un cri... C'est un serpent qui rampe aux pieds de son enfant. Quelle peur !

L'école : il y a une école coranique au village et une école publique à trois kilomètres, mais pour Madani c'est tout simple : il n'y va pas. Il y a trop de travail à la maison et pas assez de bras pour le faire. Avec son grand frère, il doit seconder la mère et faire tout le travail réservé aux hommes car son père est en France. Madani souffre de ne pas aller à l'école. Il sait que lorsqu'on n'a pas d'instruction, c'est humiliant, il faut faire appel aux autres pour lire les lettres qu'envoie son père. Madani trouve injuste de ne pas pouvoir apprendre comme le font ses cousines et ses cousins.

Son père : il est très sévère, mais il est rarement là. Comme de nombreux Algériens, il a décidé de sortir de sa vie misérable. Depuis 1949, il travaille en France, à Grenoble, comme maçon. Il revient quand même chaque année passer ses quinze jours de vacances au village.

La guerre : elle éclate le 1er Novembre 1954. Madani a alors cinq ans. C'est précisément pendant que son père est en vacances que Madani se trouve plongé pour la première fois dans la guerre. Les Français viennent d'imposer le "couvre-feu". Nul n'a le droit de sortir la nuit et les soldats ont l'ordre de tirer sur tout ce qui bouge. Bien qu'il ne fasse pas encore jour, Madani, sur ordre de son père, part avec son troupeau. Soudain, autour de lui, des coups de feu crépitent. Madani a très peur. Les soldats sans doute aussi. Peut-être des "appelés" qui n'ont pas envie d'affronter les "fellagahs" car ils continuent leur patrouille sans essayer de savoir sur quoi ils ont tiré

et heureusement sans succès. Une telle aventure est inoubliable ! Madani participe même parfois au conflit. Un enfant qui conduit une mule, ça n'attire pas l'attention des soldats... C'est ainsi qu'un jour il a convoyé du ravitaillement aux moujahidins.

En 1956, le frère aîné de Madani part à son tour pour travailler en France. Pendant sept ans, il avait tenu la place du père à la maison. Il laisse maintenant ce rôle à Madani. En France, le voilà obligé de faire le service militaire comme tous les Français. Au bout de cinq mois, passés à la caserne de Pont de Claix, on l'envoie en Algérie combattre ses frères... Les Français disent qu'il est un citoyen français et qu'il a donc le devoir de combattre les "terroristes". Ils affirment que ce n'est pas une guerre mais seulement du "maintien de l'ordre" dans ce qu'ils considèrent comme des "départements français". A sa première permission, il vient imprudemment au village pour embrasser sa mère. Les voisins le prennent pour un harki, c'est-à-dire un traître. Toute la famille a honte et a peur... Et c'est en 1958 qu'il assiste à la mise à feu du village qu'on a déjà raconté.

Tous ces événements terribles marquent à jamais Madani. Ils le font aussi précocement mûrir... L'envie d'échapper à la guerre, à la peur, à la mort, commence inconsciemment à germer dans sa tête... Après l'incendie, il n'a plus de toit pour l'abriter. Il faut donc se réfugier dans un autre village. La famille se répartit chez différents parents et Madani se trouve séparé de sa mère. C'est dur pour un enfant. Il continue son travail de berger.

La guerre continue avec ses horreurs habituelles, les incendies, les mitraillages, les femmes insultées, violées. Et puis vient l'heure des "accords de paix", puis de l'indépendance le 1er Juillet 1962. Avec la paix, son père revient au pays. En France, comme tous ses compatriotes, il a travaillé dur, il a vécu très pauvrement, il a fait des économies. Avec l'argent qu'il rapporte, il peut reconstruire la maison familiale. Il sait faire puisqu'il est maçon. Il faut tout faire, y compris fabriquer les parpaings avec de la terre tassée. Madani est embauché pour ce dur travail et son père n'est pas

commode ! La famille est réunie, mais ce n'est pas le bonheur pour autant et Madani rêve souvent d'échapper à cette vie.

Le temps passe. Madani a quinze ans maintenant et il est employé dans la petite épicerie de son oncle. Celui-ci lui fait confiance car Madani est débrouillard. Bien qu'il ne sache pas lire, il sait comment fonctionne les livres de compte. C'est lui qui un jour s'aperçoit qu'un client essaie de ne pas payer la dette qui y est inscrite. Il ne dit rien à son oncle, mais en échange de son silence, il obtient de ce client des informations sur ce qu'il faut faire pour partir en France car son projet de départ se précise. Il apprend donc qu'il lui faut 1000 francs pour le voyage. Pour avoir cet argent, il commet une petite malhonnêteté : il prélève chaque jour quelques dinars dans la caisse...

En 1967, il a enfin réuni la somme nécessaire. Il n'a pas encore dix-huit ans quand il se lance dans l'aventure. Il doit acheter un billet d'avion aller-retour (c'est une règle pour obliger les voyageurs à revenir au pays. Il faut tricher pour obtenir l'autorisation de prendre l'avion sans ses parents puisqu'il n'est pas majeur. Avec 50 F il obtient un certificat prouvant qu'il doit se rendre en France pour raison de santé.

Le jour venu, il faut tromper tout le monde. Sous un prétexte inventé, il remet la clé de l'épicerie à sa mère et il part avec sa veste pour unique bagage. Il doit ruser à la douane algérienne, passer en tremblant d'un guichet où on lui refuse le passage à un autre guichet où on l'autorise. Il est persuadé que s'il échoue, son père le tuera... Il doit donc surmonter toutes les difficultés et il y réussit. Mais l'aventure ne fait que commencer...

Le voilà dans l'avion avec un billet pour Lyon. L'avion fait escale à Marseille. Madani se croit arrivé. Le douanier, après l'avoir contrôlé, constatant qu'il ne parle pas français lui indique avec des gestes l'avion qu'il doit reprendre. Madani a peur d'être refoulé sur Alger et il se sauve. Par bonheur, un compatriote lui crie en arabe qu'il va rater l'avion pour Lyon. Madani comprend et at-

trape de justesse le car qui le conduit à l'avion. Aéroport de Lyon, une heure plus tard... Madani sait qu'il doit prendre le car pour aller à la gare. Mais il ne sait pas que c'est un omnibus et il descend à la première station. Il est à Bron. Ne sachant que faire, il part au hasard, comptant sur la chance. Il se retrouve sur une route à grande circulation. Toutes les voitures roulent dans la même direction. Il imagine qu'elles fuient un danger et il part dans le même sens pour y échapper lui aussi. Soudain, il aperçoit deux hommes qui se dirigent vers lui, surgis il ne sait d'où... Miracle ! Les deux hommes parlent arabe, ils le prennent chacun par un bras, le rassurent lui offrent un café et le mettent dans un taxi qui se rend à la gare de Lyon Perrache. Madani pense encore aujourd'hui que c'était des anges descendus du ciel !

A Perrache, il se débrouille assez bien pour attraper le train de Grenoble. Il est un peu anxieux. A chaque arrêt du train il se lève et crie "Grenoble» Le couple de personnes âgées assis à côté comprend sa situation et le renseigne patiemment. Enfin, Grenoble. Là, il ne sait pas qu'il faut donner son billet pour sortir. Le contrôleur lui court après en lui disant des choses qu'évidemment il ne comprend pas. Cette fois, c'est un compatriote qui le sort de la situation puis lui indique le taxi qu'il doit prendre pour aller à Pont de Claix où il espère retrouver son frère. Toujours la Providence !

Le taxi le dépose devant la porte de l'usine Progil. Il est tard. Il est très fatigué. Le gardien qui le voit planté là le fait entrer dans sa guérite. Madani s'assied à la place du gardien qui comprend qu'il est un peu perdu et ne s'en offusque pas. Il devine que Madani cherche le foyer des travailleurs immigrés. Il lui indique une direction... et Madani se retrouve, sans en être conscient, dans un cimetière. Il est tellement épuisé qu'il finit par se coucher sur une tombe. Un vent frais le réveille. Il décide de retourner chez le gardien. Celui-ci arrête une deux-chevaux qui passe par-là et, très gentiment, le conducteur le conduit jusqu'au foyer. Encore la Providence !

Le premier homme que Madani aperçoit est un compatriote de son village qui le reconnaît aussitôt. Tout joyeux, cet ami réveille tout le baraquement car c'est toujours une fête quand quelqu'un arrive du pays et apporte des nouvelles fraîches. Madani apprend que son frère a dû se rendre à Lyon. Il n'a pas le temps d'être déçu car tout le monde l'accueille fraternellement. La solidarité est grande entre les immigrés et Madani sera logé et nourri pendant un mois par ses amis.

Et maintenant la chance ! Il fait connaissance du patron qui le trouve trop jeune pour l'embaucher mais qui lui offre quand même de travailler "au noir"... pour 600 F par mois. C'est pour Madani l'occasion d'apprendre à souder, à faire du moulage sous les ordres d'un ouvrier chaudronnier. Grâce à un petit accident qui lui arrive, une blessure à l'œil, son patron l'embauche officiellement pour ne pas avoir d'ennuis avec l'inspection du travail. Le salaire de Madani passe d'un coup à 1200 F ! Mais tout n'est pas idéal ! Madani doit obéissance à son frère, c'est la tradition. Celui-ci exige qu'il lui remette sa paye et lui laisse royalement 50 F chaque mois pour son argent de poche. Au bout de 14 mois, Madani retourne en Algérie. Son frère lui achète le billet, c'est bien le moins, mais il conserve l'argent que Madani a gagné...

Qu'importe ! Chez lui, il est très bien accueilli, tout le monde l'estime pour son audace. Même l'oncle qui ne lui reproche pas d'avoir puisé dans la caisse de son épicerie, puisqu'il a fait bon usage de l'argent et qu'il le remboursera généreusement.

Le père de Madani est fier de son fils. Mais c'est toujours lui qui commande, c'est aussi la tradition. Il décide donc de marier Madani, que cela lui plaise ou non. Il faut donc de l'argent. Le père réclame 2000 F au frère aîné. Mais celui-ci est loin, il peut se permettre de désobéir à son père... et il entend bien garder l'argent du petit frère ! Pas d'argent, pas de mariage. Le père invite donc Madani à poursuivre son chemin et à se débrouiller, car il a prouvé qu'il en est capable. Madani n'est pas mé-

content de pouvoir retourner en France et, signe de confiance, son père lui paie le billet d'avion !

En France aussi on lui fait confiance. C'est un restaurateur espagnol qui maintenant l'héberge. Il retrouve son premier patron et celui-ci lui propose de travailler comme monteur-soudeur. Il doit l'estimer particulièrement puisqu'il augmente sa paye et lui offre un vélo-moteur pour qu'il puisse se rendre au travail à Jarrie.

Tout irait donc pour le mieux si, de retour en Algérie pour les vacances, il ne se trouvait pas contraint à un mariage arrangé par son père qui ne le satisfait pas... De plus, le mariage se passe mal : le jour de la fête, parmi les coups de fusil traditionnels avec des balles à blanc, une vraie balle est tirée par un voisin qui veut tuer sa femme. En fait, c'est un invité qui est blessé. Naturellement, les gendarmes interviennent.

Comme bien des mariages arrangés, celui de Madani n'est pas heureux, aussi Madani, s'empresse de retourner en France. Son principal projet, c'est de réussir. Il a confiance en lui, il croit en sa bonne étoile et il a la ferme intention de gagner suffisamment d'argent pour pouvoir en envoyer à sa famille et renforcer encore l'estime qu'on lui porte, celle de son père en particulier.

Il aspire aussi à un mariage librement choisi et non plus imposé par la famille et cela aussi, c'est plus facile en France qu'au pays. Alors il a choisi de vivre en France, à Echirrolles. La télévision lui permet de garder le contact avec son pays d'origine, d'entendre une langue qu'il aime et qu'il maîtrise mieux que le français. En ce temps là, le travail ne manque pas encore en France. Madani n'hésite pas à changer de métier et à quitter la ville qu'il connaît. Il pense qu'il a de la chance mais il sait aussi qu'il faut savoir aider la chance ! Ainsi, au fil des ans, il travaille comme grutier à Paris, il se passionne pour la mécanique, il ramène en Algérie des voitures, un camion, ce qui lui rapporte de l'argent dont il fait profiter sa famille.

Comme tous les immigrés, Madani reste attaché à son pays mais en même temps il s'habitue au mode de vie en France. Il se promet de retourner au pays quand il aura économisé assez d'argent, il a même le projet d'y monter une auto-école, mais c'est très difficile de se réadapter aux façons qu'on a, là-bas, de vivre, de travailler, au poids des traditions.

Restera-t-il en France pour toujours ? On ne peut jurer de rien. Mais pour ses enfants, ceux qu'on dit "de la deuxième génération", qui sont nés en France, c'est très probable, même si leur situation n'est pas très confortable à une époque où le travail est rare, où l'intégration des "étrangers" — même quand ils sont nés en France — n'est pas facile. De tous temps, les hommes mécontents de leur sort ont tenté courageusement l'aventure de l'émigration, comme l'a fait Madani. Encore aujourd'hui, beaucoup tentent l'aventure, mais c'est de plus en plus dur. Avec le chômage, les portes des pays riches se ferment. Le racisme et la xénophobie se développent et c'est sans doute la principale difficulté que rencontrent les immigrés à quoi s'ajoute, quand ils sont Algériens, les plaies de la guerre qui ne sont pas encore refermées...

L'histoire de Madani fait partie de cette grande histoire. Elle méritait d'être écrite pour que ses enfants et ses amis la connaissent. Pour faire comprendre ce qu'est réellement la vie des immigrés. Pour que leurs enfants réussissent leur vie avec autant de chances que les Français. ■

*Raymond Millot*  
*Dernière version le 23 avril 1999*